L'économie collaborative : essai de compréhension et enjeux épistémologiques

David Vallat

▶ **To cite this version:**

David Vallat. L'économie collaborative : essai de compréhension et enjeux épistémologiques. Les Dossiers de la DREES, 2018, 31, pp.23-28. halshs-03297782

HAL Id: halshs-03297782
https://shs.hal.science/halshs-03297782

Submitted on 27 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'économie collaborative : essai de compréhension et enjeux épistémologiques

David Vallat (Triangle, Université de Lyon 1)

Je vous propose d'évoquer un essai de compréhension de l'économie collaborative et les questionnements épistémologiques que cet essai de compréhension a suscités. Pour aller directement au but, je précise que mon propos consiste à affirmer que l'économie collaborative est un phénomène à agir plutôt qu'un phénomène à observer. Plus précisément, lorsque nous nous posons la question de ce qu'est l'économie collaborative, nous sommes confrontés à une grande diversité de pratiques et d'organisations. Dans cette situation, nous sommes tentés, d'une manière assez classique liée à notre culture cartésienne, de produire des classifications. Je vais essayer de vous proposer une autre approche de l'économie collaborative, fondée sur la notion de complexification. Il s'agit de complexifier pour mieux comprendre. Nous pouvons partir de l'idée que l'économie collaborative est une sorte d'objet frontière au tracé très flou, ce qui nous permet de trouver un consensus sur un certain nombre d'aspects, notamment sur le périmètre de l'objet, qui est particulièrement difficile à apprécier. Plutôt que de produire du classement, je vous propose de mettre en avant quelques principes structurants.

Un monde « hyperconnecté » …

Je ferais référence à deux balises. Les travaux de Manuel Castells (2000) sur la société en réseau constituent une première balise. D'autre part, les travaux de Jeremy Rifkin (2014) sur la nouvelle société du coût marginal zéro représentent une seconde balise.

Les travaux de Manuel Castells sont relativement anciens. Ce chercheur s'est proposé d'analyser l'émergence d'internet et plus particulièrement celle du Web depuis le milieu des années 90 et de réfléchir à l'impact de ce phénomène. Deux aspects me paraissent assez éclairants pour comprendre l'économie collaborative. Les deux aspects sont ceux qu'il a appelé le *net* et le *self.* En ce qui concerne le *net*, la caractéristique d'Internet est le fait de constituer un réseau, construit de manière horizontale en raison de son histoire. Cette construction repose sur une logique non hiérarchique. S'agissant du *self*, Internet donne la possibilité à chacun de s'affirmer et de devenir « producteur de quelque chose ». Cette double grille de lecture englobe l'horizontalité des relations et le changement de paradigme depuis le statut de consommateur vers celui de producteur. Elle permet de fournir un certain nombre d'éléments de compréhension du phénomène. Ceux-ci se renforcent à la lecture de l'ouvrage de Jeremy Rifkin. Son analyse de la dimension collaborative est directement liée aux ruptures technologiques introduites par la mise en place d'Internet et notamment du Web 2.0, dans lequel les individus sont des producteurs de contenus. Nous n'avons pas pris la pleine mesure de cette mutation. En effet, cet univers numérique, qui n'est pas un univers sensible, est complètement nouveau. Il interroge notre ontologie, notre rapport au réel. Dans cet univers, la collaboration est rendue extrêmement aisée et devient facilitée, naturelle. Elle devient une sorte de norme. L'auteur américain Don Tapscott considère même Internet comme une « arme de

collaboration massive ». Je souhaite que vous gardiez cette idée en tête pour comprendre ce qu'est l'économie collaborative.

Les lectures polanyienne et braudelienne de l'économie

Je vous propose maintenant de délaisser la question de la rupture ontologique suscitée par la création de ce nouvel univers, qui n'est pas un univers sensible comme peut l'être la table sur laquelle je m'appuie, et sur ses impacts sur notre compréhension de l'émergence de nouvelles formes d'échanges et de production. Nous allons maintenant aborder des outils de compréhension traditionnels de l'économie. Pour comprendre l'économie collaborative, je fais référence aux travaux de Karl Polanyi, dont la lecture de l'économie est toujours pertinente. Celle-ci consiste à distinguer deux sens. La première forme concerne l'économie considérée dans son sens formel puisqu'il s'agit de mettre en relation les moyens et les fins. Cette forme d'économie s'intéresse à l'efficience (confrontation des résultats obtenus aux moyens mis en œuvre). L'objectif consiste à maximiser les résultats et à minimiser les moyens. La deuxième forme d'économie est prise dans son sens substantif. Ici, l'économie est un outil au service d'un projet de société et de la réalisation des conditions d'existence matérielle de l'Homme. L'économie est considérée du point de vue de l'efficacité. Les résultats obtenus sont confrontés aux objectifs.

La deuxième lecture de l'économie est celle de Fernand Braudel, qui elle aussi reste toujours d'actualité. Cette lecture consiste à considérer l'économie comme plurielle. Elle comporte trois étages : un rez-de-chaussée, un premier étage et un deuxième étage. Le premier étage correspond à l'économie de marché. Il se caractérise par la concurrence, la transparence des transactions. Il pourrait correspondre à un monde de petites et moyennes entreprises (PME). L'étage supérieur (2^{e} étage) est celui du capitalisme, des entreprises transnationales et des Gafa (Google, Apple, Facebook, Amazon). Elle se caractérise par l'opacité des échanges. Par exemple, il s'agit de faire en sorte d'optimiser ses ressources fiscales. Enfin, le rez-de-chaussée est l'étage de la civilisation matérielle, de l'économie domestique, de l'économie informelle. Celle-ci se caractérise par des échanges fondés sur la réciprocité et le don. Cet étage pourrait correspondre aux très petites entreprises, aux autoentrepreneurs et aux ménages.

Les économies collaboratives

Á partir de ces deux grilles de lecture, je vous propose de construire une représentation des économies collaboratives selon deux axes (schéma 1).

Schéma 1 • Les économies collaboratives

L'axe vertical tente de prendre en considération les retombées locales des entreprises. L'axe horizontal observe la manière dont les ressources sont utilisées, qu'elles soient complètement privatisées ou plus ou moins gérées en commun.

Des entreprises comme Ebay ou Google peuvent être positionnées assez facilement dans le quadrant nord-ouest. Elles font partie des entreprises dont les retombées locales sont loin d'être directes et dont les ressources sont plutôt privatisées. D'autres sociétés, comme Uber et AirBnB, nous incitent à nous poser des questions puisqu'elles génèrent des retombées locales et des ressources privatisées. Un chauffeur d'Uber ou un particulier qui propose la location de son appartement sur AirBnB font rentrer des ressources au sein des circuits locaux. En tout cas, ces ressources sont privatisées.

Dans le quadrant nord-est, on trouve les activités d'organisations telles que Wikipédia, Linux ou OpenStreetMap qui ne produisent pas de retombées locales directes, mais qui organisent une gestion des ressources en commun. Il s'agit d'une autre forme d'économie collaborative.

L'économie du pair à pair en constitue une troisième forme, présente dans le quadrant sud-est. Il s'agit des relations d'échanges distribués, tels qu'ils ont été conceptualisés par Michel Bauwens. Jeremy Rifkin fait également une large part aux communs. Cette question fait l'un des intérêts de son ouvrage, au-delà de la question du coût marginal zéro. Nous nous intéressons ici à l'économie sociale et solidaire, aux *fab lab* et aux monnaies complémentaires locales, qui font tous partie de ce quadrant-là. Les ressources sont gérées en commun et les retombées locales sont relativement directes. Enfin, on retrouve un

dernier quadrant (sud-ouest) avec des entreprises comme La Ruche qui dit Oui, Blablacar ou les maker spaces qui génèrent des retombées locales, mais dont les ressources générées sont plutôt appropriées et privatisées.

Je vous propose maintenant d'aborder à nouveau la question du sens formel ou du sens substantif de l'économie, abordée dans les travaux de Karl Polanyi. Dans le premier cas (en haut à gauche), l'économie fonctionne pour elle-même, en circuit fermé, ce qui correspond à un sens formel de l'économie. Dans les deux quadrants à droite, l'économie, prise dans son sens substantif, est au service d'un projet qui dépasse le simple fait de réaliser des gains, même s'il n'est pas incompatible avec ce but. Enfin, le dernier quadrant (sud-ouest) associe le sens substantif et le sens formel de l'économie. En effet, le projet n'est pas uniquement économique. Il peut s'agir d'un projet de société ou d'un projet portant sur le fonctionnement d'un collectif, assorti d'une logique de retombées locales.

Nous devons tenter de qualifier ces quatre quadrants. Les formes organisationnelles dominantes dans le quadrant nord-ouest correspondent à l'économie des plateformes. Dans les autres quadrants (en particulier ceux de droite), la forme organisationnelle est celle des communautés. Cette idée est sous-tendue par la notion d'obligations réciproques. Enfin, le quadrant hybride (sud-ouest) allie la notion de communauté avec le fonctionnement des plateformes.

Si je reprends la classification de Fernand Braudel, le quadrant nord-ouest correspond au capitalisme classique. Wikipédia et les autres initiatives de ce type (quadrant nord-est) relèvent des communs de la connaissance. L'objectif consiste à produire de la connaissance en commun et à valoriser la diffusion de la connaissance produite en évitant les appropriations privées de cette connaissance. Le quadrant sud est pourrait correspondre, en référence à l'économie pure et parfaite de Walras, à l'économie collaborative pure et parfaite, respectant les canons de l'économie collaborative, la logique de ressources en commun, le fonctionnement sous la forme d'une communauté et la recherche de retombées locales. Enfin, le dernier quadrant (sud-ouest) correspond à l'économie de marché décrite par Fernand Braudel, qui associe retombées locales et privatisation des ressources. Il convient également de préciser que, dans le modèle de Fernand Braudel, le rez-de-chaussée correspond au quadrant de l'économie collaborative, à l'exception de la dimension de communs de la connaissance puisqu'il est ici question de don et de réciprocité.

Être + faire = communauté de praxis

Je souhaite maintenant évoquer la logique de l'être et du faire, qui est fondamentale dans l'économie collaborative. Le « faire » est l'idée qui émerge de la dimension « tous producteurs », liée au fonctionnement d'Internet. Il s'agit du fameux *self* décrit par Manuel Castells. Sur Internet, chacun est potentiellement producteur. L'être s'exprime dans l'idée que le fait de produire et d'être acteur vient modifier qui nous sommes. Le verbe « avoir » devient ici secondaire. Le numérique permet de produire cette conjonction entre l'être et le faire. En ce qui concerne l'être, la culture liée à Internet est celle du libre ou de *l'open,* en fonction des approches. Il s'agit d'inventer des formes de propriété nouvelles et les distinguer des formes de propriété traditionnelles. Nous évoluons par exemple du

copyright au *copyleft*. Ce changement des formes de propriété, également à l'œuvre dans *l'open access*, crée de nouvelles façons d'être. En effet, la configuration de l'outil modifie la manière dont l'individu se perçoit et perçoit le monde. L'être évolue. La sociologue Gabriella Coleman (2012) a travaillé auprès de *hackers* et a tenté de définir ce que peut être cette culture, directement liée à l'usage d'Internet. Elle met l'accent sur la conjonction d'éléments qui peuvent sembler paradoxaux, celle de pratiques ou de fonctionnements individualistes avec le besoin de rentrer en coopération. Celui-ci est lié au fait que la difficulté des tâches à accomplir nécessite précisément cette coopération. Cet univers associe donc la notion de culture méritocratique et individualiste et le besoin de travailler en commun en définissant des règles en commun.

Par ailleurs, l'idée de l'être débouche sur l'idée de faire et de produire sur le Web. Potentiellement, n'importe qui peut devenir producteur de contenus sur Internet, y compris les jeunes filles qui proposent des cours de maquillage en vidéo, suivis par des dizaines de milliers d'internautes. De jeunes enfants produisent des émissions portant sur leurs jeux vidéo. Celles-ci sont également suivies par un très large public. Or cette idée de produire est une idée de transformation. Le rapport au monde n'est plus le même. En devenant producteurs, les individus « font » le monde et deviennent des « bricoleurs » au sens de Claude Lévi-Strauss. Ces personnes n'attendent pas que toutes les conditions soient optimisées pour se lancer dans la réalisation de quelque chose. Ces personnes commencent par expérimenter en faisant feu de tout bois et en ayant recours à une sorte d'intelligence pratique, ce que Claude Lévi-Strauss résume en évoquant le « paradoxe du néolithique », période dans laquelle il n'y avait pas de scientifiques mais qui a produit de nombreuses inventions. Cette intelligence du bricoleur est directement liée à l'usage d'Internet et se manifeste dans un grand nombre d'initiatives ou chez un grand nombre de personnes qui évoluent dans le cadre de structures de l'économie collaborative.

Nous en arrivons finalement à une sorte de réponse à l'équation « être plus faire », qui débouche sur des communautés de praxis, au sens aristotélicien du terme. Autrement dit, la liberté d'agir se suffit à elle-même. Mon bonheur ne provient pas de ce que je vais produire ou de mon objectif de production, mais de la capacité à pouvoir produire, d'être acteur de la création de quelque chose. Il n'y a pas de différence entre ce que je suis et ce que je fais. Dans ce processus, la production physique est très secondaire. Ces communautés sont focalisées sur la praxis. Elles peuvent être symbolisées par une fourche (*fork*). Lorsqu'une expérimentation n'est pas efficace, il faut trouver une voie détournée et rechercher une alternative (l'autre branche de la fourche). Cette démarche relève de celle du bricoleur. L'idée de « faire en commun », qui est à l'œuvre dans les *Fab Lab* et chez les *makers*, illustre cette culture très largement héritée d'Internet, qui suppose un esprit d'autonomie, de liberté et de responsabilité. Celle-ci met en avant l'organisation en commun, comme nous l'avons vu au travers de l'exemple de Wikipédia. Les communs sont très liés évidemment aux travaux d'Elinor Ostrom, qui s'est vu décerner le prix Nobel de l'économie. La recherche d'une façon de faire optimale est ici remplacée par l'expérimentation de plusieurs façons de faire. En effet, il n'existe pas un moyen unique de réussir, y compris dans la manière dont on s'organise.

Enjeux pour la recherche

Pour les chercheurs, cet univers porte des enjeux extrêmement intéressants. Internet suscite une rupture ontologique. Ce monde numérique existe, même si nous ne pouvons pas le toucher. Il pose la question de l'épistémologie permettant de comprendre ce monde, et plus généralement les individus impliqués dans l'action, le « faire ». Il pose également la question des méthodes utilisées pour comprendre ces pratiques. Á titre d'exemple, la réflexion sur les approches macroéconomiques ne peut pas suffire. Ces approches doivent partir des pratiques, dans la lignée des travaux de Pierre Bourdieu. Il faut donc s'attacher aux pratiques, car elles sont toutes variables, toutes différentes et toutes uniques. Il est impossible d'avoir une vision moyenne de ces pratiques ou de ces acteurs. Les chercheurs doivent s'intéresser également à la connaissance comme un commun : sa production, sa diffusion et sa gestion. Pour les chercheurs, il y a aussi cette difficulté de se cantonner à la fameuse neutralité axiologique wéberienne. Derrière ces enjeux, se pose la question de la place du chercheur dans la cité. Est-il un acteur qui observe en pensant qu'il est neutre ou construit-il « quelque chose » en même temps que les bricoleurs qu'il étudie ? Ces questions sont révélées par cette dimension numérique, qui n'est pas présente dans toutes les structures de l'économie collaborative, mais qui influence la manière de penser. Cette influence irradie toutes les structures de l'économie collaborative, en tout cas celles qui sont axées sur les communs, et pose la question de la place du chercheur dans la cité.

Références bibliographiques

Castells, M. (2000). *The Rise of The Network Society: The Information Age: Economy, Society and Culture*. Wiley.

Coleman, E.G. (2012). *Coding Freedom: The Ethics and Aesthetics of Hacking*. Princeton University Press.

Lévi-Strauss, C. (2014). *La pensée sauvage*. Plon.

Ostrom, E. (1990). *Governing the Commons: The Evolution of Institutions for Collective Action.* Cambridge University Press.

Rifkin, J. (2014). *The Zero Marginal Cost Society: The Internet of Things, the Collaborative Commons, and the Eclipse of Capitalism*. St. Martin's Press.

Vallat, D. (2016, juin). *Que peut-on apprendre des tiers-lieux 2.0 ?* Communication présentée à la XXVIe conférence de l'AIMS (Association internationale de management stratégique), Lyon, France. <halshs-01512929>